

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: - (2024)
Heft: 4

Artikel: Impressions de guerre : le général Pierre Marie Gallois le stratège de l'Age atomique
Autor: Richardot, Philippe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1075518>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



A la guerre, ce qu'on n'a pas appris avec la lecture des anciens on l'apprend dans le sang.

International

Impressions de guerre : Le Général Pierre Marie Gallois le stratège de l'Age atomique

Philippe RICHARDOT

Historien

C'est avec une certaine émotion que l'auteur de ces lignes fait le compte-rendu d'un livre écrit par celui qui fut et reste son maître à penser stratégique et qui l'a corrigé de certaines erreurs propres au relatif jeune âge où il était encore dans les années 1990. Reste aussi le souvenir anecdotique de son bel appartement de la rue Rembrandt à Paris, décoré de son pinceau même par de superbes faux marbres et trompe l'œil à l'italienne, souvenir amusé des « mon petit vieux » dont il l'affublait parfois... Ce compte-rendu sera donc émaillé de quelques souvenirs personnels utiles au propos.

Le général Pierre Marie Gallois (1911-2010) fut un officier de l'armée de l'Air française. Après avoir obtenu son brevet de pilote de chasse il est envoyé dès 1939 en plein désert dans l'escadrille de Colomb-Béchar avec le grade de sous-lieutenant. Dans l'isolement propice de cette affectation saharienne le futur général lisait, lisait beaucoup. Il y lut même un article de 1938 de la *Revue Militaire Suisse* alors dirigée par le capitaine Eddy Bauer. Cette étude portait sur la guerre d'Espagne, qui faisait rage alors et évoquait l'attaque à la mitrailleuse par l'aviation républicaine d'une colonne blindée nationaliste. Profitant de l'absence de son chef, Gallois organisa avec la complicité d'un capitaine de la Légion étrangère un exercice où son escadrille simula le *strafing* d'une colonne de véhicules. L'exercice fut une réussite, la suite moins... de retour de manœuvre un pilote fit des pirouettes de victoire à basse altitude et heurta un pylône. Il s'en tira sans dommages, l'avion fut perdu mais Gallois fut sanctionné, non pour la perte d'un appareil, mais pour avoir préconisé une manœuvre qui n'était pas prévue dans le manuel. « *C'était ma première exclusion* » disait-il en racontant l'événement.

Après l'armistice de 1940, le commandement le chargea d'une étude sur la possibilité de poursuivre la lutte aérienne en Afrique du Nord. Il conclut négativement pour plusieurs raisons : certains chasseurs n'avaient pas de boussole et sans cela il était difficile de combattre au-dessus de la mer, le stock de pneus était insuffisant, les bandes de mitrailleuses fonctionnaient avec des marteaux extracteurs en maillechort, or ceux-ci n'étaient fabriqués qu'à Toulouse. Pour remonter le moral et le niveau d'instruction des officiers en AFN, Gallois fut chargé de conférences sur la situation et l'Histoire générale mais il fut dénoncé par un officier vichyste pour propos anti-allemands. Après le débarquement américain au Maroc, ce pilote de chasse se retrouva dans le bombardement en Grande-Bretagne. Entre deux missions hebdomadaires au-dessus du Grand Reich, il fit la connaissance à Londres de Raymond Aron et se mit à écrire dans une revue géopolitique, et continua toute sa vie sur cette voie. Après-guerre, il fut rattaché au chef d'Etat-major de l'armée de l'Air auprès du général Charles Léchères y pour réorganiser l'industrie aéronautique française. En 1953, il fut affecté au commandement suprême de l'OTAN pour y déterminer la stratégie nucléaire occidentale avec deux autres colonels sous les ordres de celui qui devint un ami, le général Lauris Norstad de l'US Air Force. Ce dernier lui suggéra d'aller exposer au Sénat US, sur le point de faire des économies budgétaires, la nécessité de garder une sonnette stratégique en Europe puisque la géographie empêchait alors les Soviétiques

de faire une frappe simultanée sur deux continents. L'argument convainquit. Apôtre de l'arme nucléaire, il organisa une tournée de conférences et en 1956 rencontra même dans son bureau parisien le général de Gaulle alors en pleine « traversée du désert ». Il lui expliqua le concept de dissuasion nucléaire et avec l'aide de transparents par lui-même peints, il choqua quelque peu le Général en lui montrant que la France était devenue une puissance « moyenne ». Gallois s'est attiré les foudres de ses camarades en prophétisant que le nucléaire signifie *l'Adieu aux armées* pour reprendre le titre d'un de ses livres. Ses collègues généraux le taquinaient alors sur ses écrits nombreux. Salan le futur putschiste lui disait même « *alors mon Petit Gallois on ramène sa salade* »... Après sa retraite de l'armée, Gallois devint le bras droit de Marcel Dassault et continua à écrire jusqu'à sa mort... à donner des conseils aussi. Il reçut un certain colonel Massoud, chef afghan en lutte contre l'armée soviétique. Consulté par les Américains dans les années 1980 sur le programme de Guerre des Etoiles, projet de bouclier stratégique anti-missile, il trouva absurde le nombre de quelques mille satellites projeté et recommanda une trentaine d'orbites utiles sur laquelle est basée aujourd'hui la constellation GPDS. Nul autre que Raymond Aron n'a su mieux le décrire : « *Le Général Gallois est un de ces rares militaires, de ces hommes rares qui ont le cœur chaud et la tête froide, qui préfèrent la sagesse à la popularité, qui croient aux faits et aux raisonnements et se méfient des doctrines traditionnelles.* » Dans son ouvrage *Stratégie de l'âge nucléaire*, écrit en 1959, le général Gallois développe la thèse qu'il avait rédigée en 1954 à l'Ecole de Guerre.¹ Aujourd'hui où la Russie brandit la menace nucléaire en cas d'intervention de l'OTAN dans la guerre d'Ukraine et où deux radars d'alerte stratégique russes sur dix ont été détruits par des missiles occidentaux venus d'Ukraine, il est bon de rappeler quelques règles sur l'usage éclairé de l'arme atomique.

Les aspects tactiques

Comme l'arme nucléaire est stratégique par essence, ses aspects tactiques sont réduits, mais le général Gallois les a évoqués. Il remarque en préliminaire que « *le monopole de la poudre prit fin à Hiroshima (1945)* ». Il note aussi que le fait que les deux Super Grands de la guerre froide aient dans les années 1950 le monopole de l'arme nucléaire n'empêche pas ce qu'il appelle « la guerre tiède », avec des moyens tactiques conventionnels comme celle qui survient en Corée de 1950 à 1953, où les Etats-Unis et la Chine entrent directement en conflit. Il conclut assez pessimiste : « *Moyennant la possession des quelques forces nécessaires, la guerre tiède, le conflit localisé comme celui de Corée, ne sont pas moins évitables que le grand affrontement thermonucléaire.* » Il commente aussi le bombardement en 1958 par l'Armée populaire de Libération chinoise de l'île de Quemoy, possession de Formose (Taiwan) aujourd'hui bastion de la Chine nationaliste. Les 60'000 coups tirés ne sont qu'une

¹ Pierre Marie Gallois, *Stratégie de l'âge nucléaire*. Préface de Raymond Aron, Paris, Calmann-Lévy, 1960.

démonstration dont le but est de tester la résolution américaine. Il cite l'amiral Arleigh A. Burke qui précisait « *que les conflits limités, les feux de brousse, selon la traduction du terme anglo-saxon, ne pouvaient être localisés et stoppés en les éteignant immédiatement, à l'aide des forces non atomiques* ». Les conseils de Gallois pour les forces conventionnelles sont les suivants : « *Qu'on accroisse la légèreté des forces armées, qu'on améliore leur mobilité, qu'on les disperse davantage, qu'on les dote d'une logistique plus souple et moins vulnérable et voici qu'un nouveau bail de longue durée pourrait être conclu entre la guerre et les forces armées. En fait, l'aspect psychologique et politique d'une telle forme de lutte échappait aux professionnels. On voit mal le combattant s'adapter à la chute de projectiles ayant un tel pouvoir de destruction.* » Il rappelle que l'industrie d'armement britannique en 1957 s'est fortement opposée au nucléaire, qui la privait d'une part importante des ressources. Il n'est pas tendre non plus avec les propos du lieutenant-général Krasilnikov en 1956 qui suppose que : « *(La) guerre atomique exigerait l'accroissement des effectifs puisque avec elle grandissait la menace de voir fonder les divisions qu'il faudrait remplacer à l'aide d'abondantes réserves.* »

Gallois ne croit pas au nucléaire tactique étudié depuis la guerre de Corée, et par la suite sera opposé aux frappes d'avertissement qui, selon lui, font perdre tout son sens à la dissuasion en révélant une faiblesse décisionnelle. De même, il est hostile à la « dissuasion proportionnée » ou riposte graduée : « *(Si l'Occident) n'osait recourir à son arsenal atomique de moyen calibre, il encouragerait l'adversaire à exploiter la formule des conflits localisés.* » Gallois écrit pendant la guerre froide, à une époque où le bloc communiste est à l'origine des conflits localisés. La situation s'est désormais inversée depuis et ce sont les puissances orientales qui se retrouvent à brandir la menace de la dissuasion en cas d'attaque contre leur territoire. Pour Gallois, le nucléaire annule la tactique et porte exclusivement la guerre entre grands Etats à l'échelle stratégique.

Les conditions logistiques et organisationnelles

L'arme atomique impose également une logistique et une organisation stratégique. Le fait nucléaire détruit toutes les conditions d'organisation classiques. La puissance du feu atomique empêche une armée conventionnelle de se déployer, mais aussi arrache un bras ou plus à la démographie d'un pays. D'où le concept de dissuasion par la peur du nucléaire : « *Entre l'enjeu convoité et le risque à courir pour l'emporter en usant de la force, aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. D'entrée de jeu, le risque est exorbitant, la punition immédiate.* » Le nucléaire porte l'enjeu trop haut. Les bombes larguées par les Américains sur Hiroshima et Nagasaki en 1945 jaugeaient 15 à 20 kilotonnes KT, soit 15 à 20'000 tonnes de TNT. Dès 1948 elles sont passées à 3 mégatonnes MT soit trois millions de tonnes de TNT. De la bombe A à la bombe H entre 1945 et 1954, les progrès ont été fulgurants : « *L'énergie libérée en une fraction de seconde par l'explosion expérimentale du 1^{er} mars 1954 dépassa celle qui fut nécessaire, pendant toute la durée de la Deuxième Guerre mondiale, pour exterminer près de trente millions d'êtres humains.* » Dès 1959, la miniaturisation de l'arme atomique donne l'avantage à l'agresseur. Les lourds bombardiers stratégiques, toujours en service aujourd'hui, pouvaient et peuvent être remplacés sur des distances plus courtes par d'agiles chasseurs bombardiers pour qui la bombe à gravité a été remplacée par le missile de croisière. L'escalade balistique est donc parallèle à l'escalade mégatonnique. A l'époque où écrit le général Gallois, les missiles intercontinentaux ne sont pas encore au point. Le nombre de missiles nécessaires pour détruire une cible à 90% suggère d'effroyables pertes collatérales. Atteindre une cible située à 7'000 kilomètres avec une imprécision de 1%, implique de tirer 4 missiles balistiques d'une charge de 5 MT contre un site de lancement à l'air libre, 15 s'il est enfoui et seulement 2 contre une ville de six kilomètres de diamètre.

Avec une imprécision de 5%, il en aurait fallu le double. Dans les années 1960, les missiles stratégiques ne décollent pas tous une fois déclenchés, cassent en l'air, ont des problèmes de détonateur dus à la vitesse de chute... Avec le temps, les progrès de la science réduisent ou annulent les problèmes techniques. Aujourd'hui la fiabilité frôle les 100% et la précision est métrique. Les arsenaux de 20'000 têtes nucléaires qu'avaient des deux superpuissances de la guerre froide ne s'imposent plus. Des stocks de 5'000 leur suffisent aujourd'hui...

Le temps est un élément crucial de la stratégie nucléaire. Dans les années 1950, les bombardiers stratégiques donnent un préavis de 4 à 5 heures pour les Etats-Unis, délai ramené à une trentaine de

minutes avec les missiles intercontinentaux. Quand les Soviétiques veulent réduire ce temps à une dizaine de minutes en installant des missiles nucléaires à Cuba en 1962, le monde frise la guerre. L'invasion russe de l'Ukraine de 2022 est aussi à lire sur ce registre, Moscou étant à moins de 5 minutes d'une telle frappe et les négociations de l'année précédente n'ayant abouti sur aucune garantie sur ce sujet. Gallois évoque aussi le danger d'une frappe « par erreur » si une pluie de météorites passe pour une attaque déclenchant riposte. S'impose donc la nécessité d'un système « fail safe » capable de détruire en vol les missiles lancés ou de rappeler les bombardiers. Pour que la dissuasion fonctionne, il faut que les forces nucléaires soient « invulnérables » ou presque. En fait, la puissance nucléaire visée par une première frappe doit être capable d'absorber le choc pour riposter. Plusieurs solutions à cela : l'enterrement des silos de missiles balistiques et du commandement, l'invisibilité relative des sous-marins nucléaires lanceurs d'engins. En définitive, avec le nucléaire « *l'infériorité numérique n'est plus décisive* », une puissance moyenne, voire un petit pays doté de cet arme, peut en dissuader un plus grand. Gallois n'évoque pas la frappe décapitante qui éradique la tête politique ou militaire de l'ennemi, voire aussi les cercles contrôlant le politique.

Gallois préfigure ce qui a été le choix stratégique de la Suisse dans les années 1969-1970, citant un rapport paru en janvier 1959 dans le *Bulletin of the Atomic Scientists* : « *Un programme de défense civile d'ampleur modérée, combiné à un programme militaire raisonnable, suffirait à protéger avec certitude à peu près la moitié de la population et avec une certitude moindre un autre quart de la population.* »

Les forces morales

Le nucléaire pose des problèmes moraux. Dès l'immédiat après-guerre, il y a une opposition au nucléaire parfois venant des esprits les plus brillants - les plus géniaux l'ayant mis au point-, des chrétiens convaincus ou des militants communistes. Gallois cite le cas du mathématicien Louis Leprince-Ringuet qui écrivait en 1954 dans *La Croix* : « *Il ne faut donc, qu'à aucun prix, nous consacrer nos savants, notre argent, nos recherches, à la fabrication de bombes atomiques.* » C'est une intelligence qui pense à faux car la passion pacifiste y étouffe le raisonnement stratégique, absent. En 1959, Khrouchtchev proposait le désarmement nucléaire, mais d'une façon éminemment intéressée : « *Le chef du gouvernement soviétique oubliait qu'une fois le monde débarrassé de l'armement atomique et thermonucléaire, il resterait toujours aux soviets l'avantage du nombre, du moins vis-à-vis de l'Occident.* » Pour se doter de l'arme nucléaire il faut un consensus politique et nucléaire. Gallois prend à cette époque son « bâton de pèlerin » pour tenir des conférences sur ce sujet : « *Le support populaire ne pourrait résulter que d'un énorme effort de propagande et d'explication ou que de l'intelligence naturelle, par ces masses, de phénomènes scientifiques et techniques fort complexes et aux multiples conséquences politiques.* » Réservé à la dissuasion, le nucléaire est à la base une arme de paix qui longtemps prévaut en Europe tant qu'il existe un équilibre de la terreur pendant la guerre froide : « *Dans une large mesure, le statu quo dans le monde, et particulièrement en Europe occidentale, dépend du concept de la dissuasion à l'agression.* » Ce principe a fonctionné tant que les dirigeants en comprenaient les principes. Tel n'est plus le cas.

Les relations avec le politique

L'arme nucléaire, parce qu'elle est stratégique, est éminemment politique. Gallois remarque : « *Les gouvernements démocratiques savent mal justifier leurs actes et les populations ne sont pas aptes à saisir les nombreuses implications du fait nucléaire.* » Le président Eisenhower met clairement les points sur les i dans une conférence de presse du 4 mars 1959 : « *déclarer la guerre est une responsabilité du Congrès... mais j'insiste sur le fait que lorsqu'on se trouve placé dans une certaine situation, ... lorsque la vie de la nation est en jeu, alors le temps manque et c'est au président de décider.* » Eisenhower était un stratège confirmé, un homme à la tête solide. Par contre, Gallois n'a pas envisagé le cas où le feu nucléaire serait détenu par un dirigeant sénile ou irresponsable. Plus largement il remarque que « *la neutralité désarmée n'a guère de chance d'être respectée, en Europe du moins.* » Cette remarque reste valable aujourd'hui. C'est un choix politique.

Ph. R.